

Béatrice Casadesus, regard au point

Discrète, elle invente, à la croisée de la peinture et de l'architecture, une œuvre singulière. Rétrospective à Barcelone

SOUS LA CHARPENTE en coque de navire de l'Arsenal (Soissons), des points dont la trame fait image (*Tramaturgies*, 1982-1986), Paravents et Empreintes, étoffes teintées en vrac, onze « livres uniques » d'écrivains rares. C'est la rétrospective des œuvres et travaux de Béatrice Casadesus : *Le regard et la trace, 1975-2002*. L'ancienne abbaye de Saint-Jeandes-Vignes, à Soissons, fut reconverte en Arsenal. Elle est le volume parfait pour ces géométries de couleurs dans l'espace.

Tissus aux teintes de souk qui dorment comme une eau ; huttes douces pour se cacher enfant ; alvéoles (patience d'ange) qui suivent à la trace le sourire de Mona Lisa, montages subtils, peintures sans fin, saveur de l'étendue, danse du spectre et du geste, mues ou « suaires d'otages » – « d'où vient cette évidence des pratiques ? D'une inhibition totale. Aux Beaux-Arts, je n'ai rien supporté, ni les séances des modèles vivants qui ne bougeaient pas, ni l'odeur de la térébenthine, ni l'académisme. Tout me rebutait, l'école, le concours, or depuis l'âge de 4 ans, je savais que je voulais être peintre ». Conséquence : à la peinture elle préfère l'architecture et à l'architecture, la sculpture : « Très vite, les commandes ont afflué. »

Comment faire quand cela marche trop bien ? « J'ai découvert Seurat, les points, le modelé de l'ombre et de la lumière. Ce qui répondait à mes questions sur la vibration ou la lumière renaissante ; c'est à ce moment que je me suis lancée dans les jeux de disparition et réapparition, dans le dialogue avec l'architecture. »

Longiligne, jeune fille préraphaélite, visage diaphane semé de délicieuses rousseurs qu'elle projette à l'infini sur la toile, diction de comédienne, Béatrice Casadesus vient d'un pas dansant de la fin du XVIII^e siècle, mais est déjà installée demain. Elle a cette radicalité, l'audace des femmes qui n'ont pas à épouser leur siècle, mais à le vivre. Très personnelle, très forte, elle le dit en souriant. Elle avance les choses les plus violentes, les plus nettes, avec grâce. Soudain grave. Pour la photo, elle hésite : « Faut-il vraiment montrer sa tête ? J'aimerais que mon travail suffise. » Bien élevée : « Mais je ne ferai pas d'histoire. »

Un moment avec Béatrice Casadesus dans son atelier de Malakoff, à l'Arsenal de Soissons dirigé avec tact par Dominique Roussel, dans le train, c'est un moment d'élégance du monde. Autre contradiction, la finesse de ses travaux et leur destination : grandes parois de la Défense, du Togo, de Villeneuve-d'Ascq. Cache-cache. Jeux de mains, jeux de points : « En Asie, le point sert à transcrire, non pas à représenter, c'est vrai des peintures de la Chine ancienne, et aussi vérifiable dans les années récentes. » Elle a avec l'Histoire un

BIOGRAPHIE

► 1^{er} janvier 1942

Naissance à Paris dans une famille d'artistes.

► 1977

Exposition « Faire le point » aux Musées de Calais et de Poitiers.

► 1994

Expositions « Oriens » à New York (Landon Gallery et Services culturels).

► 4 décembre 2002

Rétrospective à Barcelone (Institut Français).

rapport non compromis. Elle ne cherche pas la tension, mais la vibration. Elle excède la toile, le cadre. Ses séjours en Asie confirment sa vision.

« Je ne fais pas de tableau. Ma manière, c'est ma vie. J'ai simplement joué sur l'intimité. Dans Le Grand Livre des pas, je tente de retrouver la géographie des partitions de danse. » L'intrépidité des timides surprend toujours, cette façon, tous outils préparés, de rejoindre les processus de la nature, les hasards de ce qui arrive : « En fait, j'ai besoin de paix, de sérénité. »

« LA VÉRITÉ DE L'EMPREINTE »

Sur les boutiques asiatiques à Paris, elle est incollable. Rue Saint-Jacques, « La Sensitive est tenue par une fille qui était aux Beaux-Arts avec moi ». Le train traverse des paysages où paissent sans conviction onze vaches tristes. Il faut un certain temps pour aborder la question de « l'ouvrage », de la broderie, de la dame. Terrain sensible. D'un coup : « J'ai voulu faire le point. Seurat m'a plus instruite par ses dessins que par sa peinture. Cela m'a obligée à une mise au point. Le dessin par trait naît de l'ombre et de papiers choisis. Toute cette patience pour faire émerger la lumière, sans jamais un coup de gomme. Surtout ne pas reprendre : la retouche nuit à la vérité de l'empreinte. »

Et voilà. On y revient. Au lieu de s'abriter derrière la méticulosité de son art, elle y va. Elle aime l'improvisation, le jeté, l'accident susceptible de tout gâcher, le risque gaillard : « Mona Lisa ne m'a jamais intéressée d'un point de vue anecdotique. Ayant traversé le temps par le mythe, elle devient identifiable à tous. Je pouvais perdre l'image assimilée par le public. » Son trafic d'alvéoles tient à ses premières années de mère, la nuit, pour ne pas être surveillée, avec pour unique arpette « un chat qui en profitait pour pisser sur mon travail ». Campagne grise. Au loin, une vache entre deux âges bâille : « Aux Beaux-Arts, un chef d'atelier ami de Malraux, Henri-Georges Adam, m'a poussée à étudier avec les architectes. D'où mon intérêt pour l'espace et le rejet des formes trop définies. Mon désir de peinture avait trouvé sa place. »

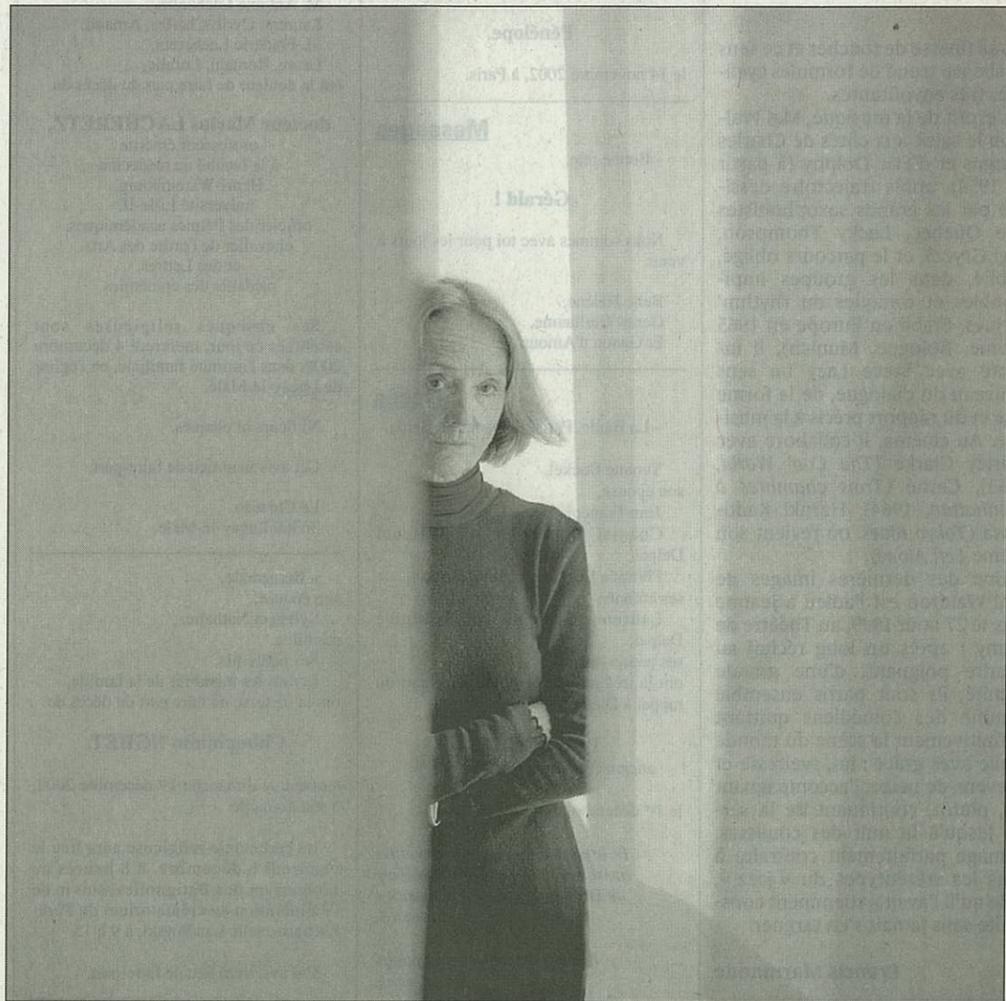
Le train allant son train, on peut remonter le temps : « J'ai un rapport compliqué au théâtre. Mais aussi j'ai la chance d'avoir vu enfant beaucoup de choses auxquelles je ne comprenais strictement rien. J'aime la beauté de la langue et voir jouer ma fille (Juliette Mailhé, à la scène). Petite, mon père me disait : "Tu seras décoratrice comme M^{me} Laliq" (la décoratrice de la Comédie-Française). J'étais un peu rebelle, il faut le dire. C'est une des choses qui m'a poussée à être peintre et rien que peintre. Avec cette grande obses-

sion : exister par moi-même. » Elle n'a aucun mal à se reconnaître professeur titulaire (Ecole d'architecture Paris-Malaquais) et artiste. Ni à avoir sacrifié beaucoup de temps à l'enseignement. C'est la condition de son indépendance (fierté gracieuse : « Je n'ai jamais dépendu d'un homme »), et la condition de sa pensée : trouver les points de passage, les processus.

Elle évoque ses techniques, alvéoles, pigments ou teintures : « C'est vrai, je travaille comme une lavandière, ou une Marocaine dans les souks du bout de la casbah à Marrakech. » Son arrière-grand-mère, Tatiana Seliger, lui dit avec un accent venu d'Odessa : « Tu vas être peintre, attention, on ne fait pas de l'art en amateur. » Son grand-père Henri Casadesus (nom catalan) jouait de la viole d'amour. Marie-Louise, son épouse, était harpiste. Sa mère est Gisèle Casadesus, comédienne, on entend sa voix ainsi que celle de son père, Lucien Pascal, dans la salle de l'exposition ; sa sœur, Martine Pascal, comédienne. Son frère, Jean-Claude Casadesus, chef d'orchestre. Le père : « Mes enfants ont tous choisi leur nom ». Elle, elle s'appelle Béatrice Casadesus.

Francis Marmande

Rétrospective à l'Institut français de Barcelone, jusqu'au 23 janvier. Tél. : 00-34-93-56-7777.



ÉRIC FLOIGNY/ALEPH